

Les combats namurois du 20 juin 1815

Lendemain de défaite

Dans sa lettre du 20 juin rédigée à Dinant et publiée au *Moniteur* le 24 juin 1815, le maréchal Grouchy explique comment, la veille au petit jour, il a repoussé une attaque prussienne sur sa position de Limal, enlevé Bierges et les hauteurs de Wavre, puis dans quelles circonstances, alors qu'il se disposait à marcher sur Bruxelles, il a *reçu la douloureuse nouvelle de la bataille de Waterloo* – notons que c'est là probablement la première mention de la bataille sous ce nom. C'est à cette annonce dramatique, qu'apprenant le reflux de l'armée vaincue vers la Sambre, il prépare sa propre retraite. Il décide que ses deux corps marcheront parallèlement vers le sud : à gauche, le 3^e corps passera par Tourinnes et Grand-Leez ; à droite, le 4^e corps, avec le parc et les blessés, fera route par Walhain, Gembloux, Mazy. La cavalerie du général Vallin protégera la colonne sur le flanc droit, tandis que celle du général Pajol, « le héros de Montereau », après avoir gardé le contact avec les Prussiens, se rabattra à son tour sur Grand-Leez et couvrira le flanc gauche. La retraite commence ainsi en fin de matinée.

Le général Vandamme, mis par l'empereur à la tête du 3^e corps après Ligny, doit maintenir des éléments à Wavre jusqu'à la nuit et rester en arrière-garde tandis que toute l'armée marchera sans s'arrêter jusqu'à Temploux, ne faisant halte que de temps en temps. Il reçoit pour la suite des instructions détaillées : après avoir évacué Namur, il prendra position à l'entrée de Dinant et arrêtera au besoin la cavalerie ennemie pour permettre à l'armée de gagner Charlemont. Grouchy l'informe du rôle de la cavalerie de Pajol et le charge d'obtenir, si c'est possible, des nouvelles de ce qui se passe du côté de Charleroi. *Il y a trois portes Namur*, précise-t-il en *post-scriptum* ; *veuillez envoyer des postes d'infanterie chacune pour qu'elles soient gardées tout le temps nécessaire¹. J'ai fait barricader les ponts sur la Meuse et la Sambre. Il faudra aussi les faire défendre, avant de sortir de la ville.* Quant à Vichery commandant du 4^e corps en remplacement de Gérard blessé à Wavre, le maréchal lui enjoint de *faire impitoyablement renverser les voitures qui [le] gêneraient dans [son] mouvement².*

Le même 19 juin, vers sept heures du matin, un soldat français échappé de Waterloo est le premier à donner à Namur la nouvelle de la défaite. On ne s'en inquiète pas trop : on est bien loin du théâtre des combats. Il n'y a plus de garnison dans la ville, mais une quarantaine de notables ont formé une garde bourgeoise sous le commandement d'Édouard Manderbach. Dans l'après-midi, ils mènent une patrouille du côté de Belgrade quand ils rencontrent un détachement de dragons français, éclaireurs de Grouchy. Ils apprennent que l'armée en retraite va défendre le point stratégique qu'est Namur, dont les remparts et le pont sur la Sambre forment le meilleur obstacle sur la route de Givet. À cette nouvelle, les promeneurs rentrent précipitamment en ville, eux qui profitaient de ce lundi radieux pour déambuler sous les quatre rangs de peupliers qui agrémentent le début de la « pavée » et se rafraîchir aux guinguettes.

Alors que la cavalerie légère s'arrête à Saint-Denis, les dragons français arrivent à Namur vers 17 heures. Ils doivent s'assurer le contrôle des ponts et des entrées de la ville et prennent d'emblée possession de la porte de Bruxelles, non sans avoir essuyé le feu de quelques gendarmes, qui s'enfuient aussitôt. Il ne reste plus grand-chose de cette porte, appelée aussi porte en Trieux : l'imposante construction médiévale s'est écroulée soudain, le 7 avril 1798, et ses ruines ont été déblayées et remplacées au début du siècle par une grille de fer flanquée de deux aubettes. L'enceinte bastionnée n'existe plus depuis Joseph II, de sorte que cette entrée de la ville n'est plus protégée que par l'étang Quirité, à gauche du rempart, et de l'autre côté par deux fossés parallèles. Le lieutenant-colonel comte de Villers-Masbourg (1765-1850), commandant de la place, se flattera *d'avoir fait fermer la porte de Bruxelles et ainsi donné le temps à la brigade de maréchaussée de sortir de la ville par la porte de Jambes, lui-même se contentant de se soustraire à la vue des Français, ne reparaisant qu'à l'arrivée des Prussiens, contribuant à maintenir par sa présence l'ordre et la tranquillité.* Cette relation appuiera le 15 juillet

¹ Lettre du maréchal Grouchy au général Vandamme, Wavre, 20 juin 1815, dans Relation succincte de la campagne de 1815 en Belgique, Pièces et documents officiels inédits jusqu'à ce jour, Paris, 1843, p. 40.

² Lettre datée du 19 juin à Niel Pierreux adressée par Grouchy au général Vichery, Dépôt de la guerre de Vincennes.

une obséquieuse sollicitation au roi³, où de Villers demandera le commandement, *avec un grade de plus*, des places de Givet et Charlemont proches de son domaine de Beauraing où, écrira-t-il, *je pourrai jouir de la douceur des sentiments de la nature étant apporté de ma famille et surtout d'une mère respectable et septuagénaire* (sic). Ses témoins, les principaux notables namurois, préciseront que *n'écoulant que la voix du devoir, [il] s'était transporté de suite, accompagné seulement de deux ordonnances prussiennes, d'un officier et d'un cavalier de la maréchaussée vers ladite porte de Bruxelles qu'il fit fermer par la garde bourgeoise qui y était de poste*. Une autre source note par contre que c'est lui qui accueille en personne les cavaliers français sur Grand-Place. Toujours est-il que le 13^e régiment de dragons, qui entre en avant-garde, connaît bien Namur, où il est resté en dépôt pendant sept ans. Il a même compté en ses rangs une centaine d'hommes du département de Sambre-et-Meuse, la plupart rentrés au pays en 1814. La troupe est commandée par le général Rémy Excelmans (1775-1852). Engagé volontaire à seize ans, celui-ci a été de toutes les campagnes, et le 18 juin, il aurait failli brûler la cervelle de Grouchy, qui hésitait à rejoindre l'empereur ; c'est lui qui remportera à Rocquencourt, le 1^{er} juillet, la dernière victoire française des guerres napoléoniennes. Le colonel de Puzy, commandant du 12^e dragons, franchit également la porte de Bruxelles.

La poursuite

Blücher a chargé le général major Ludwig von Pirch, commandant du 2^e corps, d'interdire à Grouchy le passage de la Sambre. Cependant, devant Wavre, le général von Thielmann, à la tête du 3^e corps, ne se rend compte que trop tard que les Français ont déjà fait mouvement. Il est resté en retrait, craignant un ennemi supérieur en nombre : celui-ci a le temps de prendre une belle avance. L'armée de Grouchy échappera-t-elle à ses poursuivants, certes retardés, mais animés de la foi des vainqueurs et surtout mieux placés ? Von Pirch est en effet déjà en position à Mellery, à l'ouest de Gembloux, à l'heure où Grouchy, près de Wavre, apprend la défaite de la veille ; ses troupes, qui marchent depuis 24 heures, sont cependant épuisées. Les deux corps français marchent toute l'après-midi et la soirée du 19 et, chose incroyable, le 4^e corps passe à neuf kilomètres des camps prussiens sans être repéré.

L'armée française, épuisée et ralentie par un énorme charroi, arrive enfin le soir à Temploux. Le maréchal établit son quartier général au château de Boquet, en bordure de la chaussée, et le 4^e corps installe son campement vers 19 heures. Somme toute, le mouvement s'est déroulé comme prévu : la 21^e division d'infanterie de Teste, laissée en arrière-garde, arrive à son tour à Temploux vers minuit et la cavalerie de Vallin a rejoint la route de Nivelles, entre le bivouac français et Mazy. Quant au 3^e corps de Vandamme, qui a quitté Wavre le dernier, il est passé par Gembloux et s'y est à peine arrêté : dès une heure du matin, les premiers régiments prennent la route de Namur. C'est vers la même heure que Grouchy adresse de nouveaux ordres à Vandamme. La lettre trahit son inquiétude : c'est qu'il vient de recevoir un message de Soult, expédié de Philippeville, et il sait que la situation de l'armée française est critique. Il ordonne également au général Teste de rejoindre Namur et d'y camper hors de la place, sur la route de Louvain, en se gardant soigneusement dans toutes les directions, pour attendre de nouveaux ordres.

Lettre du maréchal Grouchy au général Vandamme

Temploux, le 20 juin.

Veillez, mon cher général, envoyer de suite à Namur pour faire réunir sans retard les blessés et estropiés qui se sont déjà portés sur cette ville, et les diriger sur Charlemont.

Donnez des ordres à vos commissaires de guerre pour qu'ils réunissent des moyens de transport et organisent le convoi des blessés, de manière qu'il soit pourvu à tout ce qui leur est nécessaire.

Donnez ordre votre ordonnateur de se rendre de suite à Namur, afin de faire fabriquer cent mille rations de pain ; de frapper une réquisition d'autant de rations d'eau-de-vie, et se fasse fournir les objets qui peuvent être nécessaires à l'armée.

Ne perdez pas un moment à faire exécuter ces divers ordres, afin qu'en arrivant dans la ville, la distribution puisse être faite aux soldats.

³ A.G.R., Secrétairerie d'État pour la Belgique, 6761.

Je compte marcher vers une heure après midi, sur Namur, avec votre corps d'armée et la division Teste. Ayez soin que l'artillerie marche avec les divisions auxquelles elle appartient ; que votre parc soit entre la première et la seconde division, et que l'ordre se rétablisse dans la marche.

Envoyez-moi, je vous prie, toutes les fois que je me trouve avec votre corps d'armée, une compagnie de grenadiers pour la garde de mon quartier-général.

Recevez, etc.

Le maréchal marquis Grouchy

À l'aube du 20 juin, les Prussiens lancent la poursuite, mais c'est bien tard si l'on songe que la veille, Blücher a déjà fait franchir la frontière française à ses 1^{er} et 4^e corps d'armée. Le lieutenant-colonel von Sohr, avec les bataillons de fusiliers des 14^e et 23^e régiments, les hussards de Brandebourg et de Poméranie, et cinq pièces d'artillerie légère, lance l'attaque sur les arrières des deux colonnes.

Le 4^e corps français quitte le Boquet à partir de six heures, toujours ralenti par le parc de réserve et les blessés. Les derniers bataillons se mettent en marche à dix heures, une heure après le maréchal. Cependant, les Français aussi ont commis une erreur : l'ordre nocturne n'est pas arrivé à Vandamme, qui est resté introuvable ; sans doute est-il allé passer la nuit à Namur ! Sans instructions et n'ayant pas encore rencontré d'ennemi, ses généraux, Lefol, Berthezène et Habert, ont bien progressé malgré le mauvais état de l'étroit chemin menant de Gembloux à Namur. Marchant la plus grande partie de la nuit et à l'aube, ils se sont cependant trop avancés et non sans un certain désordre, laissant le 4^e corps sans protection, menacé de voir sa retraite coupée. Grouchy, dans sa longue lettre à Napoléon⁴, est critique envers Vandamme, dont le corps ne reçoit aucun ordre, ce qui explique sa retraite trop rapide, et dont il n'obtient lui-même aucun rapport.

Vers 10 heures, les éclaireurs de Hobe rencontrent les positions du 3^e corps au château de Falize (Rhisnes), tandis que von Sohr tombe à Boquet sur l'arrière-garde du 4^e corps de Grouchy, sur le départ avec le train et les blessés. Ceux-ci craignent de tomber aux mains des Prussiens, mais Grouchy les rassure. En fait, le danger est surtout à Rhisnes, où les escadrons ennemis peuvent couper la retraite ; le maréchal y dirige lui-même la cavalerie de Vallin et ordonne à Vichery de retenir l'ennemi à Temploux. *J'avais avec moi la cavalerie légère du général Vallin qui rouvrit la route de Namur et fondit sur les Prussiens qui pressaient sur le 3^e corps, et quoique ce corps ait formé les carrés, le désavantage du terrain qui descend rapidement vers Namur lui faisait éprouver des pertes*, écrit-il çà l'empereur⁵. Près de Rhisnes, la bataille est en effet engagée : le renfort est bienvenu, car à l'est de Falize, un carré de la division Lefol vient d'être dispersé dans le bois d'Ortez par les dragons et le 8^e uhlands. La situation est heureusement rétablie : le 20^e dragons sous le commandement du colonel Briqueville, reprend des pièces et enlève un obusier à l'ennemi. Le convoi du 4^e corps peut ainsi poursuivre sa marche sans menace sur son aile gauche.

À Temploux, où von Sohr a envoyé deux régiments de hussards, la défense est tout aussi vigoureuse. L'arrière-garde commandée par Vichery, formée des 30^e et 96^e régiments de ligne et armée de quatre canons, retarde l'infanterie prussienne, qui a bientôt rejoint les cavaliers. Les combats sont violents, et les campagnes avoisinantes en ont gardé de nombreuses traces. D'après la relation de Grouchy, l'ennemi subit ici des pertes énormes, mais nombre de soldats français perdent aussi la vie, et la tradition locale est incertaine quant à l'endroit où ils sont enterrés, aux alentours de la chapelle Saint-Hilaire ou de celle du Vieux Bon Dieu, au Baty Saint Hubert. Les arrières du 4^e corps restent poursuivis par von Pirch, mais sur les hauteurs de Flawinne, celui-ci se heurte à la position installée par le 3^e corps français pour protéger la retraite : cinq bataillons l'attendent avec une batterie et un régiment de cavalerie. Le général prussien se contente pour l'instant de canonner de loin ; il réunit aussi son état-major à la ferme de Jaumau pour préparer l'attaque de la ville.

Les combats pour Namur

⁴ Lettre commencée à Rosieren (Rosières) le 19 juin au matin, continuée à Temploux le 20 juin à 6 heures et achevée à Dinant le 21 à une heure du matin, Dépôt de la guerre de Vincennes.

⁵ Reproduit dans (marquis de) Grouchy, *Le maréchal de Grouchy du 16 au 19 juin 1815 avec documents historiques inédits et réfutation de M. Thiers*, Paris, 1864, p. 93.

On approche ainsi de Namur, où, toute la journée, les troupes françaises se sont écoulées en un flot continu. Au milieu de l'après-midi, le convoi et le 4^e corps sont passés et seule l'arrière-garde reste déployée tout au nord de la ville. Pendant leur retraite, les soldats français sont pris en pitié et secourus par les citoyens et la municipalité qui les ravitaillent : cent mille rations de pain et d'eau de vie sont distribuées. Cet accueil généreux, le colonel Fantin des Odoards le relate avec émotion dans son journal⁶ : *Pendant cette longue journée d'hostilités, les habitants de Namur, sans paraître effrayés du vacarme, nous ont prodigué tous les soins imaginables. Dans chaque maison on relevait nos blessés, des provisions étaient livrées à profusion aux soldats comme aux officiers, pas une cave n'était fermée. C'était à qui nous apporterait son offrande en vivres, en vin, en linge pour les pansements. Les femmes les plus élégantes, la plupart jolies, se montraient tout aussi empressées que celles du peuple. On entendait de tous côtés des paroles d'intérêt pour nous et des imprécations contre les Prussiens, démonstration d'autant plus sincère que cette bonne population voyait bien que nous allions la quitter. Je ne saurais jamais exprimer ce qu'il y avait de fraternel et de touchant dans cette manifestation générale. Oh ! Souvenons-nous en si, plus heureux un jour, nous reportons nos armes en Belgique.* De même, le général Berthezène : *Sans l'aide des habitants de Namur, il nous eût été impossible de sauver nos blessés. Que ces bons habitants et ceux de la vallée trouvent ici l'expression de ma vive gratitude. Leur humanité et leurs soins touchants dans un moment aussi critique leur donnent des droits éternels à la reconnaissance de tous les Français.* Des soldats français, déserteurs et blessés, sont même cachés et soignés par les habitants avant de reprendre la route. Deux officiers namurois sont reconnus parmi les troupes en retraite : le colonel de cavalerie Lafontaine, aide de camp de Grouchy, et l'adjudant major Charlier, qui a combattu à Ligny dans le corps de Vandamme.

Ces témoignages contrastent singulièrement avec le *Rapport sur la manière dont l'esprit public s'est manifesté pendant le séjour de l'armée française*⁷ rédigé par l'intendant de Bruges à l'attention du commissaire général de la Justice : *Jamais, Monseigneur, cet esprit public ne s'est prononcé avec plus d'énergie que dans ces circonstances (...) Au moment de l'entrée des fuyards français dans la ville, une clameur publique se répandit d'un bout à l'autre, des cris de désespoir se firent entendre de tous côtés, la consternation fut générale, chacun fermait ses portes, et ce ne fut que lorsque l'on apprit que cette armée fuyait en toute hâte sur la France que l'on commença à se montrer et à reprendre courage. (...) Les Français poursuivis voulaient faire crier à la population vive l'empereur, mais celle-ci s'y refusait et se rangeait au côté des Prussiens, criait vive notre Roi, vive le Prince d'Orange et indiquaient même aux alliés les rues par où les Français s'étaient retirés.*

Vers 15 heures, les troupes du général von Pirch s'avancent sur trois colonnes. À gauche de la chaussée, trois bataillons sont chargés de nettoyer le terrain ; avec von Schmidt, ils gagnent la route de Louvain. À droite, les fusiliers prennent position jusqu'à la Sambre, se heurtant aux Français à Flawinne. Le combat fait rage dans la campagne du Marronnier, à la limite de ce village et de Suarlée ; à Flawinne, la tradition assure qu'au lieu-dit Baty du Chêne, un certain père Misaure aurait caché sous un quartier de roche, par peur des représailles, un sergent prussien tué. Enfin, au centre du dispositif, le colonel von Kraft emmène cinq bataillons et une batterie, qui entreprennent de repousser les Français jusque sous les murs. Trois bataillons des 8^e léger, 65^e et 75^e de ligne retiennent les Prussiens et défendent le terrain pied à pied. On se bat notamment dans le fond de Morivaux, entre l'ancienne chaussée de Gembloux et la chaussée de Nivelles ; une batterie française installée aux Trois Piliers, à Saint-Servais, canonne l'ennemi. Pendant ce temps, les deux autres bataillons préparent la défense des remparts ; les sapeurs du capitaine de Guèze barricadent avec des charrettes les brèches du bastion de la Sambre.

Les combats sont vifs, les pertes sont importantes des deux côtés. Vandamme est légèrement blessé d'une balle, à la main ou au bas-ventre selon les sources. Quant au général Berthezène, à la tête de ses hommes, il a un cheval tué sous lui. Fameux officier aussi que ce Pierre Berthezène (1775-1847), originaire de l'Hérault : engagé volontaire comme simple soldat en 1793, il a été fait baron d'Empire en 1807 et s'est distingué par sa bravoure, notamment à la Bérésina ; sa carrière brillante se poursuivra sous la Restauration et il sera élevé à la pairie en 1832. Cependant, les Français décrochent et se retirent promptement en ville : *ils sont repoussés à la baïonnette jusqu'aux portes de Namur*, affirme martialement une source prussienne. Quand le dernier soldat du dernier régiment

⁶ L. F. Fantin des Odoards, Journal, Paris, 1895, p. 438.

⁷ A.G.R., Commissariat général de l'Intérieur (1813-1818), 69.

est entré, l'adjudant Baptiste ferme la porte de Bruxelles ; ce n'est plus qu'une grille de fer flanquée de deux aubettes, depuis que l'imposante construction médiévale s'est écroulée soudain, le 7 avril 1798, dévoilant ses souterrains et les arcs ogivaux. Les clés en sont conservées aujourd'hui au musée lorrain, au palais ducal de Nancy, accompagnées de cette déclaration manuscrite de général Vandamme : *Moi, Vandamme, lieutenant général de l'Empire, déclare que le sœur Baptiste François, adjudant au 75^e régiment de ligne, a, en ma présence, fermé les portes de la ville de Namur, le 19 juin 1815 (sic), malgré le feu et la mitraille et qu'il sauva, par cette action, une partie de l'artillerie du 3^e et du 4^e corps d'armée. Fait à Givet, le 21 juin 1815.*

Le général Teste reçoit l'ordre de retarder l'ennemi avec sa 21^e division avec les 2000 hommes qui lui restent et huit pièces de campagne ; la veille, il a pris Bierges aux Prussiens, le jour de Waterloo, il a combattu à Rosière. Il en a vu d'autres, ce Teste : ex-garde national du Gard, chef de brigade après Marengo, général de brigade à l'armée d'Italie, il a été grièvement blessé à la Moskova. Voilà donc les vieux murs à demi ruinés de Namur, déclassés douze ans plus tôt sur ordre de Napoléon lui-même, voués à défendre ce qui reste de son armée ! Les compagnies d'infanterie et les pièces d'artillerie sont réparties sur les remparts et les trois portes menacées, tandis que des voltigeurs restent en observation sur les hauteurs de la citadelle. Les Prussiens placent leurs troupes devant les différentes portes et l'assaut est lancé. L'angle du bastion de Sambre est menacé, mais le chef de bataillon Isard y repousse l'ennemi. Le jeu est terrible. Des Namurois se joignent aux défenseurs français, tel François Modave, ancien artilleur, qui tire au canon contre les assaillants à la porte de Bruxelles. L'Organe de Namur rappellera l'heure de gloire de ce brave au lendemain de sa mort, le 22 juin 1865.

On tire aussi des fenêtres les plus élevées des maisons. Deux assauts sont menés, très meurtriers : on parlera de 1600 tués ou blessés dans les rangs de ces assaillants qui attaquent à découvert, enivrés d'eau-de-vie selon certains témoignages. Les officiers sont spécialement touchés : le deuxième bataillon du régiment Colberg perd tous ses capitaines dans l'étroite allée qui mène à la porte de Bruxelles. La grande allée de la porte de Fer est couverte de mort, témoigne Teste dans la relation des combats, rédigée le 23 juin. Le colonel von Reuss est blessé grièvement, tandis que le colonel von Bismarck, oncle du futur chancelier, est tué. Le colonel von Zastrow, commandant de la 6^e brigade du 2^e corps de von Pirch, longe le mur à gauche de la porte de Fer, accompagné de son aide de camp, le lieutenant Goltdammer, quand il a la poitrine traversée d'une balle. Il mourra trois jours plus tard dans une maison de Saint-Servais. Un monument sera inauguré à sa mémoire le 20 juin 1857 au cimetière de Saint-Servais ; ce sera l'occasion d'une cérémonie rassemblant troupes belges et prussiennes. Sous le casque antique, le monument n'est plus aujourd'hui qu'un cénotaphe, car les restes de von Zastrow ont été transférés au cimetière allemand de Lommel au cours de la Seconde Guerre mondiale. Un autre officier supérieur, le colonel von Reuss, est gravement blessé.

Vers 17h30, les assaillants marquent un temps d'arrêt, quand von Pirch ordonne de relever les troupes au feu ; un bataillon est placé devant la porte de Bruxelles et un autre devant la porte de Fer ; ils se tiennent à couvert, à 400 pas des remparts. Les Prussiens ignorent combien d'hommes défendent la ville, ils attendent une sortie des Français et envisagent d'en profiter pour entrer à leur suite dans la ville. En fait, le général Teste s'est déjà retiré : l'armée marche maintenant vers Dinant et il n'a plus de raison de s'attarder à Namur. Il n'a laissé sur le rempart qu'une poignée d'hommes, commandés par le capitaine louvaniste François Borremans (1789-1872), futur lieutenant-général de l'armée belge. Celui-ci décroche à son tour vers 18 heures. Quand les tirailleurs du major von Jochens s'avancent en rangs serrés vers la porte de Fer, ils la trouvent abandonnée ! N'arrivant pas à la forcer, les Prussiens entrent par la fenêtre de la douane et l'ouvrent de l'intérieur.

Dans la ville, les soldats français retardent encore l'ennemi, tirant leurs dernières cartouches aux angles des rues et depuis les fenêtres. Le pont de Sambre est resté intact. Les sapeurs y sont restés longtemps postés, attendant l'ordre de faire sauter l'arche appuyée sur la rive gauche, ordre qui n'est jamais arrivé. Les Français en retraite prennent position sur la rive droite et rue du Pont, où un détachement du génie déclenche la fusillade sur les Prussiens. Ceux-ci passent alors au gué de Gravière pour couper la retraite aux défenseurs et la petite troupe française, réduite à une vingtaine d'hommes commandés par un officier blessé, quitte enfin la ville. Le major prussien von Damitz a

laissé une version plus glorieuse de la prise d'une ville presque vidée de ses défenseurs⁸ : *La colonne d'attaque, les tirailleurs, tous se réunirent pour marcher contre la porte et les remparts. L'ennemi, ne se sentant peut-être pas en force, abandonna les remparts. Comme on ne pouvait forcer la porte de Fer, on entra par les fenêtres de la douane et, de l'intérieur, on ouvrit une petite porte en fer. Cette porte nous livra l'entrée de la ville. Les Prussiens arrivèrent par le marché jusqu'au pont de la Sambre où l'ennemi s'était barricadé et derrière lequel il se maintenait. (...) On prit possession de la partie de la ville qu'on avait enlevée d'assaut ; la réserve fut placée sur le marché, et l'on s'empara par un hurra du pont de Sambre. Une tentative pour passer la Sambre au gué et tomber sur les derrières de l'ennemi échoua. Les Français furent poussés avec une telle vigueur jusqu'à la porte de Dinant, que leur retraite dégénéra en fuite complète.* Un rapport du 27 juin⁹ du directeur de police de Namur, évidemment acquis aux alliés, donne d'autres précisions : *Toute cette brave troupe et son digne chef ont usé d'une considération digne des plus grands éloges, ils n'ont pas voulu se servir de l'artillerie pour déloger les Français de la ville et l'ont ainsi épargnée au prix de leur sang, malgré une résistance opiniâtre, ce qui excite l'admiration de ceux surtout qui ont été témoins de l'impétuosité avec laquelle ces intrépides soldats se précipitèrent sur l'ennemi. Ils sont entrés dans la ville vers six heures du soir, les Français avaient un canon rue de Fer, un dans la rue de Bruxelles, quatre sur la grande place, un sur le pont de Sambre qu'ils avaient barricadé. Des bourgeois de cette ville conduisirent les Prussiens par d'autres rues, les Français se trouvant tournés se repliaient pendant qu'on forçait le pont, d'autres le tournaient en traversant la Sambre dans l'eau jusqu'aux épaules.*

Un bûcher a été dressé en face de la porte de La Plante et le feu y est mis pour retarder encore l'ennemi. Ici aussi, les relations varient : pour les Français, il s'agit d'un simple tas de fascines ; selon Damitz, *on avait entassé vers la porte d'énormes morceaux de bois garnis de paille et enduits de poix. Les Français y mirent le feu à l'arrivée des Prussiens ; la porte et la rue entière s'embrasèrent, ce qui empêcha les Prussiens de poursuivre l'ennemi. D'ailleurs ils n'auraient pu le faire avec avantage : la nuit était venue ; les troupes étaient très fatiguées, car elles marchaient ou combattaient depuis 16 heures.* Ce n'est en effet qu'à la pointe du jour que von Sohr lance la poursuite de Vandamme sur la rive gauche de la Meuse. Vaine poursuite : la proie s'échappera. Le 2^e corps prussien campe donc près de Namur et von Pirch y établit son quartier général. En dépit de la brutalité dont elles ont fait preuve dans les provinces occupées, les troupes prussiennes sont aidées à leur tour par les Namurois, qui craignent, heureusement à tort, la vengeance qu'exercent souvent les vainqueurs de places emportées par la force. Le prince prussien Frédéric-Guillaume, futur empereur Guillaume I^{er}, écrira d'ailleurs au Magistrat de Namur le 5 octobre 1815 pour le remercier des bons soins apportés aux soldats blessés au cours des combats.

De Dinant à Givet

Dans la soirée du 20 juin, l'armée française peut donc poursuivre sa route sans encombre. Dans la nuit, Grouchy est à Dinant, où il se repose quelques heures et donne de nouveaux ordres¹⁰ :

Lettre du maréchal Grouchy au général Vandamme

Dinan, le 20 juin 1815, 11 heures du soir.

Je vous fais passer ci-joint, mon cher général, l'ordre de marche pour demain, et vous prie de donner, en ce qui vous concerne, les ordres qu'il nécessite.

Je vous recommande aussi de tenir le plus possible au village de Bovines, attendu qu'il y aurait ici un grand encombrement et que presque toute la journée de demain serait nécessaire pour son déblaiement.

Le maréchal Grouchy

Ordre de marche

Le quatrième corps se mettra en marche cinq heures du matin, fera une halte au ruisseau de la Lelle, [Lesse] d'où il continuera son mouvement jusqu'à Givet, et occupera là le camp retranché.

Le troisième, dont la division Teste fait partie, continuera à faire l'arrière-garde. Elle tiendra le plus possible au village de Bouvines, puis l'entrée de Dinan, dont elle défendra les approches, le plus qu'il le pourra. Il en sera de même des positions

⁸ Histoire de la campagne de 1815, pour faire suite à l'histoire des Guerres des temps modernes, par le major de Damitz, officier prussien, d'après les documents du général Grolman, quartier-maître général de l'armée prussienne en 1815, Combat de Namur, le 20 juin, Journal des sciences militaires, Paris, 1840, p. 455

⁹ A.G.R. Secrétairerie d'État pour la Belgique, 6772.

¹⁰ Lettre du maréchal Grouchy au général Vandamme, Dinan, le 20 juin 1815, 11 heures du soir, dans id Relation succincte..., p. 41.

défensibles, entre Dinan et Givet, disputant le terrain pied à pied, afin d'assurer par ce moyen, la rentrée de tous les blessés de l'armée dans cette forteresse.

À la nuit, le troisième corps viendra aussi occuper le camp retranché. M. le général en chef Vandamme désignera un ou deux régiments de son corps, pour former la garnison de la ville. Tous les parcs et l'artillerie de chaque corps, autre que celle appartenant chaque division, se mettront en marche quatre heures, et se rendront sans s'arrêter à Givet.

Dans sa relation des faits, l'intendant de Bruges précise que si la majeure partie de l'armée française a pris la route de Givet, 2000 hommes environ ont fait retraite par celle de Ciney, tandis que 5 à 6000 traversaient l'Entre-Sambre-et-Meuse en passant par Bois de Villers, Annevoie et Lesves¹¹. Les sources françaises ne relatent pas ce triple mouvement, qui serait de bons sens pour protéger le corps principal quand les positions prussiennes sont inconnues ; et en effet, Grouchy prend alors des informations auprès du gouverneur de Philippeville sur les mouvements des armées ennemies. Quant au général Teste, il est arrivé à Profondeville, d'où il donne à son chef des détails sur la défense de Namur¹² ; on notera une erreur manifeste dans l'heure de l'attaque du corps prussien contre la ville.

*Rapport au maréchal Grouchy par le général Teste, commandant la 21^e division d'infanterie
Profondeville, le 20 juin 1815.*

Mon Général,

Conformément aux ordres que vous m'avez donnés le 19, avant de quitter Namur, de tenir avec ma division, cette place jusqu'à six heures du soir du lendemain pour donner le temps à l'armée et son matériel d'opérer, sans être harcelés par l'ennemi, leur retraite par la vallée de la Meuse, sur Givet, je me suis empressé de reconnaître, avant et pendant la nuit, l'état du poste important et ouvert qui m'était confié, de faire fermer et barricader, autant que possible, les brèches et ouvertures de la place, de manière pouvoir en défendre l'accès avec les hommes sous mes ordres.

Mes dispositions étaient à peine terminées, que dans la matinée du 20, un corps prussien de douze à quinze mille hommes, s'est présenté devant Namur pour l'enlever de vive force. Cette attaque faite avec vigueur, principalement sur la porte de fer où j'avais deux compagnies de grenadiers du soixante-quinzième, a été repoussée ; l'ennemi a laissé beaucoup de morts dans les fossés. On s'est tirailé de loin, jusqu'à midi, où une nouvelle tentative a été faite par les Prussiens, et a eu le même résultat.

À trois heures, l'ennemi a paru plus nombreux et plus acharné ; des hommes qui paraissaient pris d'eau-de-vie, des officiers même, sont venus se faire tuer à la baïonnette sur nos barricades ; les assaillants s'étaient repliés à quatre heures et demie, laissant les abords de la place jonchés de leurs morts.

Au lieu de commencer mon mouvement de retraite à six heures, je l'ai retardé jusqu'à huit, et, disputant le terrain, pied à pied, j'ai attendu l'ennemi de l'autre côté de la Sambre, où j'avais disposé, dans des maisons crénelées, mes deux compagnies de sapeurs ; elles ont fait éprouver encore une grande perte, par un feu de mousqueterie à bout portant. À huit heures et demie, je fis relever le poste que j'avais à la porte de France, sous laquelle j'avais fait placer un monceau de fascines, auxquelles on a mis le feu, pour empêcher la marche de toute voiture d'artillerie sur ce point, et retarder la poursuite de l'ennemi.

Je vous adresse cette lettre écrite des bivouacs de Profondeville ayant marché très lentement et sans avoir été suivi par l'ennemi.

Les Prussiens doivent avoir eu, dans la journée meurtrière d'hier, quatre à cinq mille hommes hors de combat : nous n'avons eu que treize tués et quarante-sept blessés.

J'aurai l'honneur de vous adresser incessamment un rapport plus circonstancié.

Le lieutenant-général Teste

Depuis son quartier général de Dinant, au matin du 21 juin 1815, Grouchy actualise des rapports commencés à Rosières le 19 et poursuivis à Temploux le lendemain. Il peut rassurer le maréchal Soult. Il justifie sa manœuvre, n'ayant reçu aucun ordre depuis l'annonce verbale de la perte de la bataille de Waterloo. *Je ramène les corps qui ont été mis sous mon commandement, affaiblis, écrit-il, ne formant plus qu'un total d'environ vingt et quelques mille hommes, mais sans avoir perdu un trophée militaire, une pièce de canon, en ayant même enlevé l'ennemi, et lui ayant tué plus de monde et fait essuyer des pertes triples de celles que j'ai éprouvées moi-même¹³.* Il fait aussi rapport à l'empereur, résumant ainsi les faits : *L'étroit défilé qui règne depuis cette ville [Namur] jusque près de Givet et dans lequel l'encombrement de nombreuses voitures, des équipages*

¹¹ Lettre du 26 juin de l'intendant de Bruges au lieutenant général chargé de l'administration de la guerre en Belgique, A.G.R., Commissariat général de l'intérieur (1813-1818), 69.

¹² Rapport au maréchal Grouchy par le général Teste, commandant la 21^e division d'infanterie Profondeville, le 20 juin 1815, idem, p. 46.

¹³ Idem Relation succincte, p. 44.

de toute espèce que traîne à sa suite un corps de trente mille hommes, ne permettait de marcher que très-lentement et rendait nécessaire d'occuper Namur pendant toute la journée. J'ordonnai en conséquence au général Vandamme de s'y maintenir. Blessé le matin par une balle, le lieutenant-général Teste, qui fut chargé de cette importante défense, s'en acquitta avec son talent et son intrépidité ordinaires. De sorte que la retraite s'opéra dans le meilleur ordre, et rien ne resta au pouvoir de l'ennemi, qui a perdu des milliers d'hommes, tant en attaquant Namur que dans les combats qui ont eu lieu sur les bords de la Dyle. Toutes les troupes ont fait leur devoir d'une manière digne d'éloges.

Quelques éclaireurs prussiens entrent à Dinant vers midi, mais doivent se retirer dans l'après-midi, car l'arrière-garde française, revenue sur ses pas, engage une courte fusillade et reste dans la ville jusqu'au lendemain à 9 heures du matin. Entre-temps, Grouchy est arrivé à Givet, où il accorde à ses troupes un jour de repos. Il les fait répartir dans la forteresse et alentour, dans les casernes, chez l'habitant et dans les villages voisins. Les vivres ne manquent pas : il y a déjà du pain, des bestiaux, et il fait distribuer de l'eau-de-vie. Le 22 juin, le maréchal Davout, depuis Laon, donne instruction à Grouchy de se diriger vers Mézières, puis Soissons. C'est là, le 27 juin seulement, que les troupes passées par Namur rejoindront les débris de l'armée du Nord. Avant de quitter Givet pour Rocroi, le maréchal adresse cette proclamation à ses soldats¹⁴ :

Soldats,

Les mouvements de l'armée de l'Empereur ont rendu nécessaires les marches pénibles que vous faites. Vainqueurs à Fleurus, à Wavre, à Namur, vous avez battu l'ennemi partout où vous l'avez abordé ; votre valeur lui a enlevé des trophées militaires et il ne peut se vanter de vous en avoir ravi un seul. Réunis à des forces nouvelles et au chef de l'Empire, vous allez prendre bientôt l'attitude offensive qui vous convient. Défenseurs de notre chère Patrie, vous préserverez son sol sacré, et la France entière proclamera vos droits à sa reconnaissance et à l'amour public.

Heureux de vous guider dans ces grandes circonstances où vous avez accru votre gloire en cueillant de nouveaux lauriers, je me plais à payer à votre valeur et à vos travaux le tribut d'éloges qui leur est dû. Je réponds en votre nom à la Patrie que, fidèles à vos serments, vous périrez plutôt que de la voir humiliée et asservie !

Vive l'Empereur!

Le maréchal commandant l'aile droite de l'armée, le maréchal marquis de Grouchy.

Souvenirs et bilan

Le 25 [juin], la population entière s'est prosternée aux pieds des autels et a rendu grâce à Dieu de la protection qu'il accorde visiblement à la patrie et aux armées victorieuses ; le son des cloches a retenti depuis le matin jusqu'à midi, et un Te Deum solennel a été célébré dans l'église cathédrale, rapporte de Bruges¹⁵. La ville peut aussi se réjouir d'avoir peu souffert de ce siège inattendu : les environs de la porte de Bruxelles ont subi quelques dégâts et le dôme de la cathédrale a été endommagé par les tirs ; il sera bientôt réparé aux frais du roi Guillaume des Pays-Bas. Chaque 20 juin, une messe sera célébrée en l'honneur de Notre-Dame du Rempart pour sa protection en ce jour de tous les dangers, tradition interrompue puis reprise quelques temps en 1980 à la suggestion de Félix Rousseau.

Il est bien difficile d'estimer les pertes humaines des combats namurois du 20 juin 1815, d'autant que certaines estimations peuvent viser l'ensemble de la retraite depuis les combats sur la Dyle. Les *Éphémérides militaires* font état de 6000 Prussiens mis hors de combat dans cette seule journée, dont 3000 tués. Le général français Teste estime les pertes ennemies de 4 à 5000 hommes, les siennes à 11 tués et 45 blessés ; on peut douter d'un tel rapport, même s'il ne concerne que la défense des murs et portes de la ville. Grouchy lui-même évoque un rapport de pertes d'un à trois. Clausewitz parle de 1100 hommes tués ou blessés devant les remparts *sans aucun résultat*. Von Bagenski concède la perte de 44 officiers et 1276 hommes, pour la plupart devant la porte de Fer. Dans ce contexte, il est curieux que les témoignages namurois recueillis par Jules Borgnet ne fassent état que d'environ 300 cadavres de Prussiens, ramassés surtout devant la porte de Bruxelles et déposés dans une fosse commune au cimetière tout proche. Si l'on ajoute les pertes françaises aux pertes prussiennes reconnues devant les remparts, si l'on considère aussi les combats très violents aux abords des villages du nord de la ville, la bataille pour Namur semble bien avoir été l'épisode le plus meurtrier

¹⁴ Ordre du jour, Givet, 22 juin, dans Relation succincte, p. 58.

¹⁵ Lettre du 27 juin de l'intendant de Bruges au lieutenant général chargé de l'administration de la guerre en Belgique, A.G.R., Commissariat général de l'intérieur (1813-1818), 69.

de l'histoire namuroise depuis 1695. Une plaque de métal apposée à la grille d'entrée du parc Louise-Marie, place d'Omalius, évoque ce fait d'armes : ICI S'ÉLEVAIT / LA PORTE DE BRUXELLES. / LE 20 JUIN 1815, CETTE PORTE / FUT TÉMOIN DES COMBATS / OPPOSANT L'ARRIÈRE-GARDE / DU MARÉCHAL GROUCHY / À L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Napoléon, exilé à Sainte-Hélène, cite à Las Cases, parmi les hauts-faits perdus *dans la confusion de ses désastres et le gouffre de ses malheurs (...) la belle résistance du général Teste à Namur, où, dans une ville ouverte, avec une poignée de braves, il arrête court l'élan des Prussiens et favorise la rentrée de Grouchy sans être entamé*¹⁶. Teste recevra d'ailleurs en 1839 la cravate de commandeur du roi des Belges Léopold I^{er}. Les combats du 20 juin 1815 sont incontestablement une victoire pour les armes françaises. Malgré la décision de poursuivre l'armée de Napoléon et l'envoi contre Grouchy de deux puissants corps d'armée, les Prussiens épuisés réagissent trop lentement : non seulement, ils tardent à repérer devant Wavre l'amorce de la retraite ennemie, mais à hauteur de Gembloux, ils laissent l'armée française leur filer sous leur nez. Quand ils se mettent enfin en chasse, leur avant-garde ne fait guère preuve de clairvoyance, se contentant d'une simple poursuite vers le goulet de Namur. Même la retraite trop rapide du 3^e corps français au matin du 20 juin, à la suite d'un défaut de communication où Vandamme n'est sans doute pas innocent, ne peut être exploitée. *On doit regarder comme un fait peu flatteur pour l'armée prussienne qu'il [Grouchy] ait pu opérer sa retraite sans perdre au moins une partie de son corps d'armée*, avoue Damitz.

Clausewitz, alors chef d'état-major de Thielmann, analyse les mouvements des 19 et 20 juin dans son ouvrage bien connu sur la campagne de 1815 et se montre très critique envers von Pirch : *Et tout état de cause, l'attaque sur Namur est difficilement justifiable, puisqu'il y avait peu à gagner en forçant le passage par la ville ; au-delà de celle-ci se trouve le pont sur la Sambre, dont la destruction par les Français aurait coupé court à toute poursuite. Par ailleurs, un autre passage de la Sambre aurait sans doute pu être trouvé ; et comme la route de Namur à Dinant se trouve sur la rive gauche de la Meuse, c'est-à-dire dans une vallée profonde et escarpée entre les deux rivières, (en fait un défilé continu), si les Prussiens avaient pris le contrôle des hauteurs, ils auraient considérablement gêné la retraite des Français, infligeant de lourdes pertes au maréchal Grouchy, et surtout retardant sa retraite, l'empêchant ainsi d'atteindre Laon avant les Alliés. Mais dans la guerre ce est rarement le cas que tout est fait qui peut être fait. La mission qui a été assignée au général Pirch n'était pas de routine ; elle exigeait plutôt un degré exceptionnel d'énergie*¹⁷.

Quelle que soit la responsabilité de Grouchy dans la défaite de Waterloo, éternel débat, il est certain qu'il a assuré avec maîtrise la retraite de la trentaine de milliers hommes qu'il avait sous son commandement, lesquels se sont battus avec bravoure. Le 23 juin, il est d'ailleurs nommé à la tête de l'armée du Nord. Davout lui écrit : *La Commission exécutive de gouvernement me charge de vous faire connaître que vous avez rendu à la France un service qui sera apprécié de tout le monde*¹⁸. Victor Hugo et Thiers n'auront pas la même opinion...

Bibliographie

Histoire de la campagne de 1815, pour faire suite à l'histoire des guerres des temps modernes, par le major de Damitz, officier Prussien, d'après les documents du général Grolman, quartier-maître général de l'armée prussienne en 1815, traduite de l'allemand, par Léon Griffon, revue et suivie d'observations par un officier général français témoin oculaire, Journal des Sciences militaires des armées de terre et de mer, Paris, 1840

Rapport de Grouchy à l'Empereur, rédigé à Dinant le 20 juin 1815, dans Moniteur universel du 24 juin 1815.

Rapport du général Teste au général Vandamme, dans Le Spectateur Militaire, novembre 1835.

A. ARCQ, *Wavre & le combat de Namur 18-21 juin 1815. L'épilogue de la campagne de Belgique*, collection *Les batailles oubliées*, Allonzier-la-Caille, 2008.

J. BORGNET, *Promenades dans Namur*, Namur, 1839, p 335-340.

C. VON CLAUSEWITZ, *Der Feldzug von 1815 in Frankreich*, 2^e édition, Berlin, 1862.

¹⁶ Par Emmanuel Augustin Dieudonné comte de Las Cases, Mémorial de Sainte-Hélène, Volume 1 Paris, 1842, p. 665.

¹⁷ . VON CLAUSEWITZ, *Der Feldzug von 1815 in Frankreich*, 2e édition, Berlin, 1862, p. 140-144.

¹⁸ Lettre du ministre de la Guerre, Maréchal Prince d'Eckmühl, Paris, 23 juin 1815, dans Relation succincte, p. 61.

- F. COURTOY, *Souvenirs namurois au musée de Nancy, Namurcum*, 1928, p. 31-32.
- A. DULIERE, *Les nouveaux fantômes des rues de Namur*, Namur, 1983, p. 258-270.
- A. GILON, *Histoire de Temploux, Le Guetteur wallon*, 1971-3, p. 94.
- E.-H. DE GROUCHY (éd.), *Mémoires du maréchal de Grouchy*, Paris, 1873-1874.
- H. HEUSE, *La défense de Namur le 20 juin 1815*, *La Vie Wallonne*, 25 août 1933 et *Revue des Études napoléoniennes*, t. 34, 1934, p. 52-54.
- V. DE HOVRE, *20 juin 1815, deux jours après Waterloo, Prussiens et Français combattent à Namur*, *Revue du Cercle d'Histoire de Belgrade - Pro Memoria*, 1988.
- C. ISTASSE, *Souvenir napoléonien : La stèle du colonel prussien Heinrich von Zastrow (combats de Namur, 19-20 juin 1815)*, *Le Guetteur Wallon*, 2010-2 p. 62-78.
- C. ISTASSE, *Lettre autographe du prince prussien Frédéric Guillaume (futur Guillaume I^{er}, empereur allemand) adressée au magistrat de Namur, 5 octobre 1815*, *Le Guetteur Wallon*, 2010-2 p. 90-91.
- H. LACHOUQUE, *Waterloo, la fin d'un monde*, Paris, 1985, p. 390.
- L.-J. LAMBILLON, *Li r'traite di Waterloo*, *LE GUETTEUR WALLON*, 1929, p. 152-155
- L. LAROSSE, *Au lendemain de Waterloo à Namur. Une version allemande des combats à l'ouest et au nord de Namur, en juin 1815, pendant la retraite de l'armée Grouchy*, *Le Guetteur wallon*, 1985, p. 27-30.
- P. MAES, *Namur, juin 1815*, *Revue de l'Association belge napoléonienne*, n°103, septembre-octobre 2004, p. 42.
- G. MAISON, *À Namur, le 20 juin 1815. Les Français partent, les Prussiens arrivent, Les amis de la citadelle de Namur*, n° 42, 1988, p. 2-26.
- O. PETITJEAN, *Notes historiques sur Flawinne ancien et moderne*, Namur, 1952.
- P. de Wez, *La retraite de l'armée de Grouchy par Namur*, *Bulletin d'information du Centre Liégeois d'Histoire et d'Archéologie Militaires*, t. I, fasc. 1, 1995, p. 54 à 58.